

ROCK & FOLK



JUILLET 2015
N°575 / 6,30 € / MENSUEL
BEL 6,90 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 6,90 € / PORTUGAL CONT 7,20 €
CAN 10,99 \$ CAN / TA 7,20 €
IND 13,40 € / DOM 6,90 €
N CAL (A) 1050 XPF / N CAL (S) 950 XPF
POL (A) 1000 XPF / POL (S) 1040 XPF
GRE 7,20 € / MAR 76 DN / TUN 9,80 TND
ESPAGNE 7,20 € / ILE MAURICE 7,20 €

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE

STICKY FINGERS

L'ALBUM TOXIQUE DES ROLLING STONES
par Philippe Manceuvre

et aussi... BB KING / TAME IMPALA / AMY WINEHOUSE / BEACH BOYS / MORODER

L 19766-575 S - F: 6,30 € - RD



Editions L'artiviere



Photo: James Minchin III - DR

En vedette

La vie de Brian

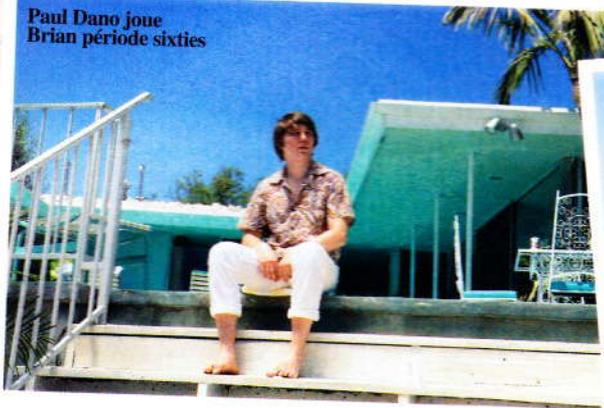
Bien qu'il soit encore en activité, le fragile héros des Beach Boys fait l'objet d'un biopic hollywoodien au réalisme troublant.

BRIAN WILSON

PAR BASILE FARKAS



Paul Dano joue Brian période sixties



Dès qu'il est question de film biographique, le topo est toujours un peu le même. La vie du héros, un musicien pour notre cas, respecte un arc narratif similaire pour à peu près tous les films. Qu'il s'agisse d'un biopic sur Johnny Cash, Ray Charles ou même Sœur Sourire (excellente pelloche du genre, bizarrement), on dépeint l'ascension, les démons, la rédemption par l'amour. Ou l'absence de rédemption, peu importe. Dans tous les cas, on égrène les chapitres de la vie du héros et l'on tient le spectateur par la main pour lui faire ressentir une émotion scénaristique classique. Depuis des années, des gens à Hollywood se cassent la tête pour essayer d'adapter la vie des Beach Boys à l'écran. Un téléfilm, "An American Family", a été diffusé en 2000. On ne conseillera pas le visionnage de la chose, jugée d'ailleurs "de mauvais goût" par Brian Wilson. Un film sur Dennis, le frère batteur mort en 1983, a été abandonné en 2013, juste avant le tournage. Officiellement pour cause d'épuisement de l'acteur star Aaron Eckart (qui avait pourtant appris la batterie pendant six mois), mais aussi à cause de conflits avec les héritiers du touchant et toxique barbu. Dix ans de boulot et plusieurs remaniements ont été nécessaires pour aboutir à "Love & Mercy" qui sort ces jours-ci. La vie de Brian, donc, mise en scène par le jeune Bill Pohlad et surtout approuvée par Brian Wilson et son entourage.

Clairément, "Love & Mercy" n'est pas un film pop-corn. Le long métrage se focalise sur les tourments intérieurs du fragile Brian. Deux acteurs jouent le Californien à deux époques distinctes de sa vie. Paul Dano interprète le Wilson des sixties, celui qui arrête les tournées pour enregistrer "Pet Sounds" et tenter d'enregistrer sa suite "Smile !". John Cusack incarne lui le Wilson hébété des années 80 qui, sous la coupe du psychiatre fou Eugene Landy, tente de revenir au premier plan avant d'être tiré des griffes de ce dernier par sa future femme Melinda Ledbetter, jouée par la belle Elizabeth Banks. Dans sa forme, le film est ambitieux. A la succession habituelle d'événements censés reproduire artificiellement une histoire, "Love & Mercy" mélange deux époques via un montage étouffant et brutal. Les sixties sont racontées du point de vue de Brian, les eighties du point de vue de Melinda. Les images du Los Angeles sixties sont splendides, magnifiées par une photo et un réalisme du niveau de "Mad Men". Pour le fan des Beach Boys, c'est la visite d'un musée où les photos d'époque prennent vie. Tout semble vrai. Les chemises à rayures bleues et blanches des débuts, le piano dans le bac à sable, les deux chiens, Banana et Louie, qui viennent aboyer dans le studio pour la fin de "Caroline No". Les scènes d'enregistrement sont remarquables, avec un Wrecking Crew plus vrai que nature. Le Hal



Carl Wilson

Mike Love

Brian Wilson

Al Jardine

Dennis Wilson

THE BEACH BOYS



Tout semble vrai

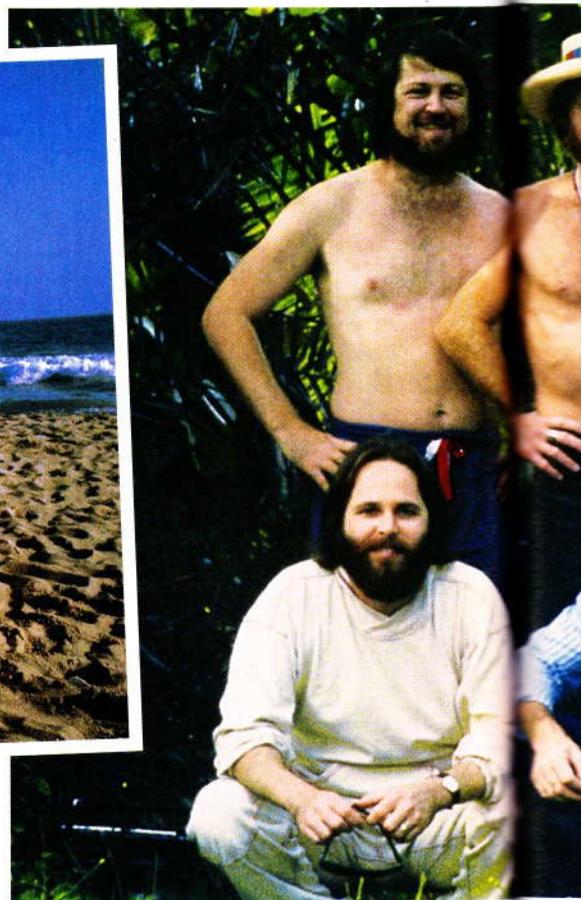
Blaine du film porte la chemisette et ses baguettes de batterie façon *jazzcat* comme on s' imagine que le vrai le faisait. Le spectateur aura des frissons quand, en immersion dans le studio Gold Star, il verra Brian en cinémascope façonner les arrangements spectoriens de "Pet Sounds" avec la finesse que l'on connaît. Le Los Angeles des Beach Boys est parfait, mais les personnages ? Les tatillons vont tatillonner face à certaines situations. Car ce sont les grandes scènes connues de la vie du groupe que le film choisit de relater : de la crise de panique qui frappe Brian dans un avion en décembre 1964 et le pousse à arrêter les tournées jusqu'au coup des casques de pompier pendant les séances chaotiques de "Smile", toutes ces choses ont été relatées dans des milliers d'articles et livres. De façon maladroite, certains faits historiques ont été insérés dans les lignes de dialogue. On voit par exemple Brian au cours d'une party organisée dans sa villa expliquer à ses frères dans une réplique ultra téléphonée qu'il ne peut laisser les Beatles prendre de l'avance sur eux après "Rubber Soul". L'apanage d'un film hollywoodien sans doute, qui ne s'adresse pas qu'aux *connoisseurs* mais au grand public.

Les rôles de Dennis et Carl Wilson sont peu développés : Kenny Wormald et Chris Wyatt se contentent de jouer les bons gars californiens, imprimés hawaïens et sourire bienveillant, toujours là pour soutenir leur frangin sensible. En revanche, Mike Love en prend pour son grade. Jake Abel

joue à merveille le cousin problématique, celui qui ne comprend rien à "Pet Sounds" et est encore plus sceptique devant "Smile". Quand Brian Wilson veut avancer ou *enregistrer les sons qu'il entend dans sa tête*, Love joue le rôle du garde-fou conservateur. Ce gars étrange, qui porte une toque de fourrure et prône le retour aux hits surf qui ont fait la renommée des garçons aurait mérité un biopic à lui tout seul. Au moins sa contribution, non négligeable, à "Good Vibrations" est-elle évoquée. Validé par Wilson, le film continue de défendre ce dogme créé par les attachés de presse de Capitol pour écouler le peu commercial "Pet Sounds" : "*Brian Wilson is a genius.*" L'affirmation a beau être totalement vraie, le procédé est un poil manichéen.

Médicamentation lourde

La bizarrerie est que, contrairement à des sacrifiés de l'électricité comme Jimi Hendrix ou Claude François, Brian Wilson est bel et bien vivant. Et même disposé à parler du film, par téléphone. Conversation pas aisée, ou trente questions seront expédiées en dix minutes à coups de réponses enfantines ou désespérément brèves. "*Mon film ? C'est un sacré truc, s'exclame-t-il dans le combiné. Ça m'a d'abord beaucoup déprimé de voir les pires moments de ma vie. Les parties où je prends de la*



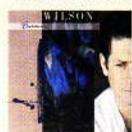
drogue ne sont pas faciles à voir je dois dire, mais la partie où je produis des disques est très belle. En dehors de ça les acteurs sont très bons, et l'histoire retranscrit les faits de façon très juste." En 2015, Wilson, 72 ans, est toujours marié à la blonde Melinda, avec laquelle il a adopté cinq enfants.

"Je l'ai rencontrée en achetant une Cadillac, élude Brian. Elle m'a vendu une voiture." L'histoire d'amour est fort mignonne, et John Cusack ressort toutes ses astuces d'habitué des comédies fleur bleue. La rencontre a donc lieu dans une concession Cadillac où Melinda Ledbetter officie alors comme vendeuse. Pour Brian c'est l'époque du docteur Landy (joué par l'inquiétant Paul Giamatti). Dans la galerie de dingues ayant croisé les Beach Boys, ce psychiatre diplômé tient l'un des premiers rôles. Landy est connu pour ses méthodes de thérapie non orthodoxes, il soigne d'abord des adolescents et leurs problèmes de drogue puis trouve un certain succès dans le show business (il soignera Alice Cooper en 1977). C'est la première femme de Wilson, Marilyn, qui fait appel à lui pour la première fois en 1975 pour s'occuper d'un Brian alors en triste état, défoncé au dernier degré et en surpoids. Malgré l'obtention de résultats concrets, Landy est viré par le tour manager des Beach Boys l'année suivante car il désire doubler le montant de ses honoraires et étendre son influence au reste du groupe, par le biais de séances collectives. Landy depuis toujours est fasciné par le monde du spectacle. Avant de passer son doctorat, il a fait un peu de radio et même brièvement managé un jeune George Benson

alors âgé de 10 ans. Le docteur revient dans la vie de Wilson en 1983 alors à deux doigts d'y passer à force de cocaïne, alcool et médicaments. Rapidement, Landy va prendre un contrôle total sur son existence, via un traitement de force auquel le musicien se soumet tout en le payant plusieurs centaines de milliers de dollars chaque année. Une équipe dirigée par Landy supervise les faits et gestes de Wilson en permanence, l'astreignant à un régime strict, au sport et à une médication lourde pour schizophrénie. Landy bien entendu étend son influence et fait céder à Wilson des parts sur ses chansons à venir. Il pousse aussi ce dernier à enregistrer un album solo, "Brian Wilson", qui sortira en 1988. Entouré de nounous qui le fliquent en permanence — l'un d'eux sera surnommé le *surf nazi* — Wilson devient très vite l'unique patient de l'omnipotent Landy. Entre 1988 et 1992, diverses actions sont lancées contre lui. Il doit d'abord rendre son diplôme pour violation du code éthique mais continuera de traiter Wilson en douce. En 1992, la justice interdit à Landy tout contact avec l'artiste. On découvre alors que le machiavélique praticien était devenu bénéficiaire principal du testament de Wilson. Cette histoire très complexe de dépendance psychologique et d'abus de faiblesse est

Brian Wilson Discographie

"BRIAN WILSON" 1988



En pleine période Landy, Wilson sort des limbes, revient affûté comme un sportif. A la joie du retour et à quelques excellentes compositions succède la déception des synthétiseurs 80.

"I JUST WASN'T MADE FOR THESE TIMES" 1995

Libéré du même Landy, Brian Wilson est en reconstruction avec un album de reprises... de lui-même.

"IMAGINATION" 1998

La pochette est vilaine mais, en cette année où disparaît son frère Carl, Brian Wilson compose des originaux parfois poignants ("Cry").

"GETTING IN OVER MY HEAD" 2004

Avec l'aide de McCartney, Clapton et Elton, le Californien signe des airs pop toujours bien construits mais qui auto-citent son œuvre passée.



"SMILE" 2004

Reconstitué avec les fabuleux Wondermints (son groupe de scène), voici le grand œuvre des Beach Boys

abandonné en 1967 et enfin terminé. Un dénouement heureux et un chef-d'œuvre incontestable quoiqu'un peu long.

"THAT LUCKY OLD SUN" 2008

Pas de doute, à en croire la pochette, Brian Wilson n'a pas le flair pour choisir les graphistes. L'album est marqué par le retour de Van Dyke Parks et une ambiance mexicaine.

"REIMAGINES GERSHWIN" 2010

Un hommage au grand compositeur américain que Wilson vénère, réalisé avec grand orchestre et amour.



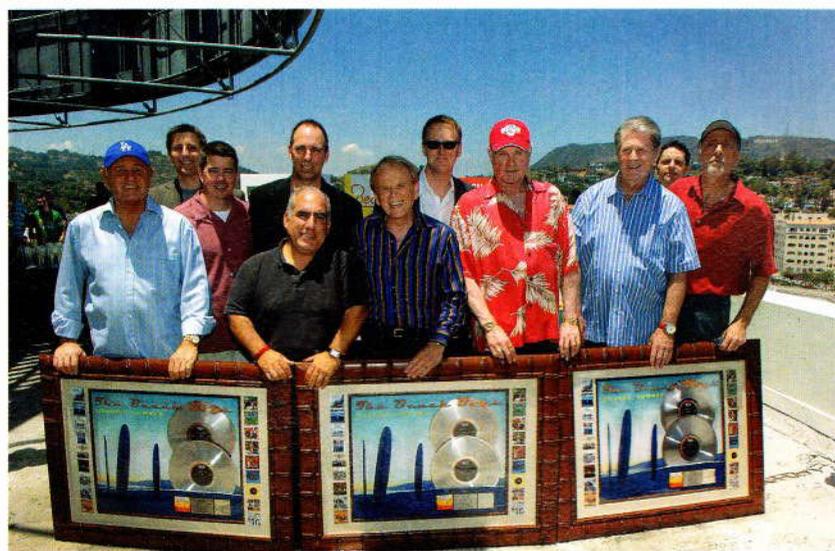
"IN THE KEY OF DISNEY" 2011

Un hommage tout aussi sincère aux bandes-son des dessins animés du studio américain.

Même les classiques de "Blanche Neige" sont repris.

"NO PIER PRESSURE" 2015

Ponctué de quelques apparitions — celle de She & Him est la plus plaisante — cet album alterne chansons pour croisières et morceaux mélancoliques marqués par la mort.



Un sacré truc

racontée du point de vue de Melinda. Dans le film, c'est elle qui alerte la famille Wilson des agissements de Landy. Elle qui tire le musicien de la prison construite par le médecin-manager aux tenues sportswear. En somme, Melinda en plus d'être l'amour de sa vie est aussi la sauveuse de Wilson. Voilà la morale du film, où les errances du Beach Boy aboutissent en un happy end un peu trop simple.

Perpétuellement ailleurs

Serait-ce à dire que le clan Wilson a voulu montrer une version édulcorée et arrangée ? Il y a en tout cas un désir — factice ? — de tout débarrer. Car en réalité le sujet principal du film, ce sont les troubles mentaux dont souffre Brian Wilson. Les crises d'angoisse, les hallucinations auditives, les bad trips au LSD, les phases dépressives, les états pharmaceutiques cotonneux sont montrés sans la moindre pudeur. Brian a souffert et il faut que cela se sache. Comme avec ce plan en images de synthèse de son tympan qui explose sous les coups de ceinture de l'infâme paternel Murry Wilson. Brian en convient dans le combiné : *"Je ne retournerai pas voir le film."* Quel est son film préféré d'ailleurs ? *"Carousel"*, une comédie musicale de 1956. Plus insouciant, on s'en doute, que *"Love & Mercy"*...

Est-ce pour compenser le fait d'être l'objet d'un biopic de son vivant ? Brian Wilson a également publié un nouvel album cette année, intitulé *"No Pier Pressure"*. La chose, bien que l'on essaie de s'en convaincre avec amour, ne vaut pas *"Pet Sounds"* ou *"Surf's Up"*. L'album prouve en revanche s'il était besoin que le meilleur moyen d'expression du Californien demeurera pour toujours la musique. Les notes, les suites d'accords, Wilson a toujours été plus talentueux avec cela qu'avec les mots. D'où sans doute la difficulté de la transposition à l'écran de la vie de ce type qui semble perpétuellement ailleurs, sur n'importe quelle photo de n'importe quelle époque. Il aurait sans doute été possible de réaliser trois autres films, tout aussi durs avec d'autres périodes de sa vie. L'enfance passée avec une mère aimante mais un père tortionnaire. La décennie 70, sa plus défoncée et triste. Ou même, dans un genre plus tragi-comique, le récent retour des Beach Boys pour leur cinquantième anniversaire. Il y a trois ans, Brian Wilson a décidé de se rabibocher une nouvelle fois avec Mike Love. Al Jardine et Bruce Johnston (remplaçant sur scène de Wilson à partir de 1965) étaient également de la partie. Après des négociations dignes d'un sommet du G20, le groupe est remonté sur scène

pour une tournée de 73 dates, avec un orchestre qui mélangeait diplomatiquement les musiciens de Brian et ceux des Beach Boys du filou Mike Love, dépositaire du nom. Au cours de cette réunion, on s'aperçut que la dynamique du groupe était restée similaire. Avec d'un côté Love qui désirait proposer des concerts aux allures de copieux best-of nostalgique et de l'autre Brian Wilson qui souhaitait insérer à la setlist des morceaux moins évidents comme *"Marcella"* ou *"Add Some Music To Your Day"*. Les concerts ont eu lieu et les Boys ont même enregistré un album, *"That's Why God Made The Radio"*. Au cours de sa conception, les mêmes divergences qu'à l'époque de *"Pet Sounds"* sont apparues entre Brian et son cousin Mike. De façon plus feutrée toutefois. Et sur cet album à la production terrifiante (notamment sur les voix auto-tunées à la truelle), c'est Brian qui tient le rôle de chef d'orchestre. Malgré un état de santé plus que fragile, l'homme a gardé un certain contrôle musical. En studio, c'est lui qui décidait ou non si une chanson lui plaisait, malgré les admonestations de Love ou Jardine. Lui surtout qui, comme à la fin de *"Surf's Up"*, signe les cinq derniers morceaux de ce qui probablement sera le dernier disque des Beach Boys. Ces cinq titres sont comme par hasard les plus mélancoliques de ce vingt-neuvième album. Une ode sincère (bien que les paroles ne soient pas de lui) à la Californie, à l'Océan et à l'amour. *"Je ne crois pas qu'il y aura à nouveau quelque chose, grommelle-t-il. Ce serait vraiment trop compliqué."*

Décision de justice

Une des scènes de *"Love & Mercy"* montre Brian et Melinda aller en voiture dans la rue où la famille Wilson a grandi. Le quartier a été détruit, remplacé par un échangeur d'autoroutes. Que reste-t-il du Los Angeles de Brian Wilson ? *"La ville a changé. J'allais beaucoup à la plage mais je n'y vais plus. Je vais plutôt dans les restaurants. Il y a de très belles rues à Los Angeles. Ma rue préférée est Sunset Boulevard."* Lunaire, définitivement. Un peu comme le générique du film. Brian Wilson, le vrai, chante avec son groupe actuel *"Love And Mercy"*, ballade amoureuse tirée du fameux disque solo de 1988. Coécrite à l'origine avec un docteur Landy depuis retiré des crédits par décision de justice. Le morceau est poignant, comme les meilleures réussites du maître. La chanson s'arrête et Wilson, poli comme à l'habitude, remercie le public et conclut le film ainsi : *"Bonne soirée, soyez prudent sur la route."* ★

Film *"Love & Mercy"* (en salle le 1er juillet)
Album *"No Pier Pressure"* (Capitol/Warner)



comme "Le Miroir Obscène" ou "Eugénie De Sade". A la façon d'un entomologiste, Strickland pose un regard quasi glacé sur ce couple de femmes en proie à leurs désirs de dominantes/ dominées. Un huis clos dont la vraie perversité reste pourtant en sourdine et où l'amour n'arrive jamais réellement à éclore. Strickland pousse même le vice de cinéphilie malpolie en offrant un court rôle (presque de figuration) à une certaine Monika Swinn qui, tel un fantôme, apparaît subrepticement au fond de quelques plans. La même qui, il y a quatre décennies, fut une des égéries sexy de Jesús Franco dans "Les Nuits Brûlantes De Linda" ou "La Comtesse Noire", ancêtres directs (et un brin moins poseur) que "The Duke Of Burgundy" (en salles le 17 juin).

Love & Mercy

On ne compte plus le nombre de films et de séries qui ont utilisé la musique des Beach Boys. D' "Apocalypse Now" à "Brice De Nice"

Spy

Elle a l'embonpoint de Jackie Sardou, l'humour post-"Saturday Night Live" et fait rire l'Amérique par ses excès de trash attitude. Second rôle culte des comédies de Judd Apatow, Melissa McCarthy est passé tête d'affiche depuis trois ans ("Tammy", "Arnaque A La Carte") dans des comédies qui cartonnent désormais plus que celles de Jim Carrey. Ce qui devrait être le cas avec "Spy" de Paul Feig, parodie d'espionnage au rythme échevelé où Melissa, modeste employée à la CIA, se retrouve à jouer les James Bond de pacotille pour éviter une attaque nucléaire de grande ampleur. Slalomant entre gags gentillets et bousculades animées, gérant comme elle peut sa gaffe attitude constante façon Pierre Richard, Miss Mc laisse ici sa vulgarité (sa marque de fabrique) au vestiaire pour donner une vision féministe du film d'action. La preuve : elle se coltine des bastons que même Jackie Chan n'aurait pas osées et gère les coups de théâtre avec un certain bagout et ce au détriment de ses partenaires bellâtres. Dont Jude Law et le génial Jason Statham, assez drôle dans le contre-emploi d'un agent secret frimeur incapable de se comporter comme le plus petit ersatz de 007 (en salles le 17 juin).

cinéma pop et violent des seventies. Tout aussi fascinant est son "The Duke Of Burgundy", nouveau trip très auteurisant sur sa fascination sans fin pour le cinéma bis européen d'antan. Et plus particulièrement les films de Jesús Franco, roi du cinéma grindhouse que l'on a pris (au choix) pour un des pires réalisateurs de l'histoire ou pour un esthète cinglé fasciné par l'érotisme des corps féminins. La relation gentiment SM et doucement saphique entre deux donzelles (une châtelaine froide et sa femme de ménage soumise) peut ainsi renvoyer à certains Franco cultes d'antan



Love & Mercy

The Duke Of Burgundy



The Duke Of Burgundy

Il y a deux ans, le réalisateur Peter Strickland rendait à sa façon un hommage aux excès sonores du cinéma d'exploitation italien dans "Berberian Sound Studio", essai fétichiste sur ce



Amy

et "Dangereusement Vôtre" (un des pires James Bond, soit dit en passant) au "Loup De Wall Street" en passant par quelques épisodes des "Simpson". Mais qu'en est-il de Brian Wilson, l'âme du groupe qui rivalisa avec les Beatles et les Stones ? Dans "Love & Mercy", le réalisateur Bill Pohlad se focalise sur la schizophrénie du chanteur à travers deux époques de sa vie. Les sixties où, en pleine gloire, les effets de la maladie commencent à se faire sentir. Puis les eighties où, laminé par la dépression, il vit sous la coupe d'un thérapeute notoire mais douteux qui s'immisce dans sa vie affective et professionnelle au point de la laminer. Excellents dans les rôles de Brian Wilson à ces deux périodes, Paul Dano et John Cusack font bien ressentir les affres internes subies par Wilson et sa difficulté à composer quand ses doutes existentiels prennent le dessus sur son art. Le film, minimaliste et typique d'un certain cinéma indépendant américain, reste donc à hauteur d'homme en se focalisant sur la mélancolie et la noirceur ambiantes qui — ouf ! — se termine par un happy end. Car Brian Wilson s'en est sorti. Le vrai apparaissant en fin de générique, pétant encore la forme sur scène à 72 ans (en salles le 1^{er} juillet).

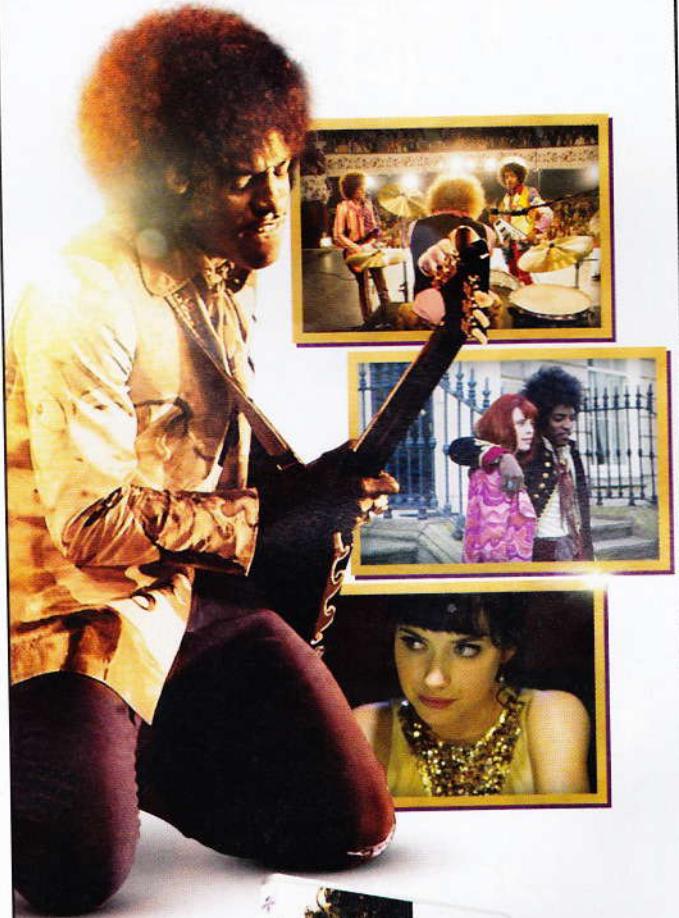
Amy

Etre star, jolie, populaire, gagner de l'argent et finir sa vie en vrille... Air connu dans le milieu du cinéma (Marilyn, si tu m'entends...) et, évidemment du rock. Amy Winehouse semble presque symboliser cette déchéance subie par d'autres avant elle (Janis Joplin, si tu m'entends...). Un mauvais parcours de vie qui remonte à l'enfance, des amours compliquées, une sensibilité carabinée et — qui sait — un karma de merde. Bref : l'image d'Épinal d'une rock star prise dans la tourmente de son quotidien. Avec un 1/3 cool (Amy chante, Amy est amoureuse, Amy aime la vie) et 2/3 pas cool du tout (Amy boit, Amy se drogue, Amy se prend la tête, Amy en désintox, Amy chante de travers, Amy et les paparazzi). Le tout accompagné des témoignages sonores de ceux qui l'ont connue (parents compris — qui depuis renient le film) et d'images d'archives puisées dans ses talk-show télé et les iPod des copines. A la fois didactique et calibré, mais aussi un brin racoleur, "Amy" provoque tour à tour apitoiement et interrogations existentielles sur ce miracle féminin qui — comme beaucoup de créateurs angoissés — s'est servie de ses tares pour réussir à créer... puis à mourir... Amy si tu m'entends (en salles le 7 juillet)... ☐

Découvrez dans ce biopic, la naissance de la légende du rock, JIMI HENDRIX !

JIMI

ALL IS BY MY SIDE



EN DVD
ET BLU-RAY™
LE 26 MAI

ROCK & FOLK



© MAMU I&BMS, LLC. Tous droits réservés.